

# L'agonie d'un empire

Autor(en): **Dami, Aldo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): - **(1926)**

Heft 9

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-760039>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'agonie d'un empire

Par Aldo Dami

Je ne sache pas que M. de Hevesy<sup>1)</sup> se soit trouvé mêlé de quelque façon aux événements récents qu'il a su saisir en leur importance et conter avec vie et avec concision. Concision qu'on serait tenté parfois de lui tourner un peu à reproche, puisqu'aussi bien la fin de son ouvrage, celle qui relate l'armistice, les traités, leurs conséquences, en un mot l'ensemble de l'état de choses actuel dans les pays de l'ancienne Autriche-Hongrie, me semble souffrir grandement d'avoir été très fâcheusement écourtée. Mais enfin un livre tel que celui-ci, afin de demeurer attrayant et accessible à tous, devait aussi ne pas se perdre en d'arides détails: M. de Hevesy fut habile, qui sut choisir, mettre en relief et dire l'essentiel en peu de mots.

L'auteur s'efface devant les faits, qu'il s'abstient de solliciter ou de forcer, ou, bien mieux, devant un état d'esprit qu'il s'efforce à décrire avec impartialité et sous l'aspect d'un généreux panorama, et dont il traite avec maîtrise tant la forme statique que la capricieuse mouvance. La manière en est savoureuse et puissante, délicate et rapide, et telle que le livre vous « reste dans la tête » et qu'il convient de l'avoir présent à toute occasion. Il offre des raccourcis saisissants. Pour un homme qui non seulement fut citoyen du grand empire dont il décrit le crépuscule et la finale débâcle, mais qui demeure aussi celui d'une nation antique à la fois et toute neuve, victime particulière du grand conflit et de l'ignorance qui est d'occident, le tableau est d'une objectivité inattendue et d'une bien rare loyauté.

\*

La thèse, si thèse il y a, de M. de Hevesy se pourrait résumer en deux mots: M. de Hevesy ne cèle pas ses sympathies pour l'ancien état de choses; il verse un pleur sur la Double-Monarchie, se sent pris de pitié envers les Habsbourg, d'affection même envers Charles, si peu responsable de la guerre. Il ne cèle pas, non plus, son dépit de l'échec des pourparlers du prince Sixte durant les hostilités, — pourparlers qui, on le sait, avaient pour but la paix séparée et sur quoi il s'étend avec complaisance, ce qui réjouira les nombreux « austrophiles » qui demeurent, particulièrement dans les milieux droitiers, conservateurs, catholiques et aristocratiques de France — et ce qui intéressera tout le monde. C'est une des premières fois, à ma connaissance, que l'histoire des négociations Sixte et Revertera nous est offerte, froide et dénudée, et désolante, avec toute l'amertume qu'elle laissa des deux côtés du front. Cela se lit comme un roman.

M. de Hevesy, très judicieusement, porte son regard aigu sur les causes de la grande guerre et des conflits précédents. Il dénonce, avant toute chose, non le souverain, mais son entourage immédiat, ses conseillers et ses chancelleries. Car voici les vrais responsables: par delà monarque et ministres, les cabinets, j'entends l'ensemble des bureaux et de la diplomatie, qui agissent, à l'ancienne

---

<sup>1)</sup> A. de Hevesy, *l'Agonie d'un Empire*. Paris, Perrin.

mode, selon les vieux systèmes, en vue de fins anachroniques — conquêtes, mariages, intrigues — et en dehors de toute responsabilité directe; tellement qu'en 1914, à Vienne, on se fût cru transporté à une époque antérieure aux traités de 1815. Le tout, secrétissime, fruits de gens ondoyants et souples, habiles à saisir la pensée de leurs adversaires des autres nations, à sonder les mobiles et les ressorts cachés, et à modifier du jour au lendemain leur politique vis-à-vis de l'étranger. On songe à un navire diaboliquement gouverné au sein des pires écueils, et les évitant tous pour se précipiter non moins froidement, à la fin, dans une catastrophe autrement plus grave. Ces gens sauvaient chaque jour leur Etat, afin de le mieux perdre. Telle l'impression qui ressort, si nettement, de l'analyse que nous présente l'auteur de ce livre.

A vrai dire, il en va de même ailleurs. « L'Autriche nous est un obstacle perpétuel dans les Balkans; la route de Constantinople — but indispensable de nos efforts — passe par Vienne; *Delenda Austria*; et comment? Par l'arme du panslavisme » dira-t-on à Pétersbourg. « Drang nach Osten », réplique-t-on à Berlin. Et de la sorte, la vieille et déjà branlante Monarchie, poussée au nord-ouest par l'Allemagne qui entend se débarrasser d'elle en pays allemand, repoussée au sud-est par la Russie, ballotte, oscille, pour finalement se trouver écrasée par une manière de double compression.

C'est, encore, le portrait si réussi de François-Joseph; l'insouciance de la cour, baignée de plaisirs; la gaîté vieillotte de Vienne, longtemps capitale de l'Europe, l'ardente mission libérale, bien « 48 », de Budapest; et tout ceci se heurtant, se neutralisant, compliquant la route à suivre. Plus haut encore, une générale et complète ignorance des besoins sociaux du peuple et de ses aspirations nationales; des œillères correctement mises en place; une volonté de ne point savoir. Cécité tragique, qui demeure à la source même du déclin et de la chute retentissante.

Tout cela, M. de Hevesy, avec une sorte de sourire sévère, a su le dire. S'elle n'est ni d'un Juvénal ni d'un Tacite, sa satire châtiée quand même, en quelque sorte malgré elle; doucement, inexorablement, il désigne du doigt les responsables. Et, après les Tharaud notamment, il apporte à nouveau la preuve de l'innocence de Tisza, celle de la culpabilité de Berchtold, d'Aehrenthal, de Tchirsky et, davantage même que celle de Guillaume et de Sasonof, celle de François-Joseph, celle surtout d'une tranquille méconnaissance du monde.

Mais la thèse de M. de Hevesy continue, se dessine et se complète. Nous avons dit son dépit non dissimulé de l'échec des pourparlers Sixte et Revertera. Un dernier homme, appelé par Charles au chevet de la monarchie moribonde, tenta de la sauver: Lammasch. Lui aussi il échoua, parce qu'un professeur n'est pas un dictateur, parce qu'il n'est point dans la mesure humaine d'arrêter le déchaînement des « forces tumultueuses », la nationalité, la démocratie rompant une trop longue compression et se hâtant vers des buts nébuleux et fragiles. C'est ici, et c'est aussi sur la question des Habsbourg, que je dois m'inscrire contre M. de Hevesy. Comme Européen, je ne puis m'attendrir sur une dynastie qui a causé tant de mal en Europe: il n'est que quelques douairières de France, et M. Bainville, qui me contrediront. Et si Charles, même après Szombathely et Budaörs, a pu provoquer tant de sympathies, c'est que nous fûmes dupes

d'une propagande intéressée: pour moi, j'aime mieux un Constantin, faillible mais toujours conséquent avec lui-même, qu'un souverain capable de violer, à l'égard d'une nation petite et hospitalière, une parole d'Empereur. Je sais trop bien aussi ce qui fût survenu si Guillaume II avait par deux fois faussé compagnie aux Hollandais...

Comme Européen encore, c'est-à-dire comme individu intéressé au plein développement des nations — qui présuppose l'intégration de chacune d'elles — j'ai toujours lutté en faveur du démembrement de l'Autriche-Hongrie. Seulement, ce démembrement aurait dû se trouver autrement fait et mieux fait. Je ne dispose ni d'assez de place ni d'un loisir suffisant pour moquer ici la Conférence ou la commission de délimitation, et jouer au diplomate en chambre. Je sais seulement — et mon récent voyage en ces pays n'a fait que confirmer d'anciennes convictions — que le tapis vert, une fois de plus, a mal servi la paix. Mais, tandis que l'Allemagne, nation beaucoup plus une qu'on ne pense ou qu'on ne feint de penser, peut être punie et diminuée, mais non démembrée, l'Autriche-Hongrie, mosaïque surannée et élément de trouble, pouvait périr et a, de fait, péri. Pour soutenir le contraire, pour nourrir le propos de rebâtir l'impossible, il faut un cerveau joliment faussé et un parti-pris évident. Là encore, M. Bainville, je vous en veux. Mme la douairière, vous me peinez.

C'est pourquoi je ne regretterai jamais l'échec de Lammasch. J'aime mieux le geste de ces paysans hongrois qui, à la nouvelle de la déchéance prononcée contre Charles, déposèrent une couronne sur la tombe de Kossuth avec ces mots: *Tu as vaincu.*

Je crois par contre, comme M. de Hevesy, comme les Tharaud, en l'innocence de Tisza. Le seul homme qui l'accable, Tchirsky, est convaincu de mensonge par ailleurs. On répliquera que si Tisza s'opposa à la guerre au sein du cabinet commun, ce fut par pure opportunité, parce qu'il jugeait que le bon moment n'était pas encore venu. Mais non: il avait pour but, en faisant miroiter cet autre et meilleur « moment » dans l'avenir, d'apaiser ses bouillants collègues, de faire oublier la chose en la renvoyant aux calendes... serbes. Il savait bien qu'en cas de victoire, c'était d'abord l'assurance d'une hégémonie allemande au sein de la Double-Monarchie, et la fin des espoirs des Hongrois; qu'ensuite, de par la disposition même des frontières, seule la Hongrie pouvait s'agrandir dans les Balkans, et non l'Autriche; or, la Hongrie comptant déjà 55% d'allo-gènes souvent menaçants contre 45% de magyars seulement, quelques Slaves de plus, lui tombant sur les bras, renversaient définitivement les rôles chez elle et constituaient un lourd danger. En cas de défaite, c'était par contre le démembrement assuré. Du fait des résultats acquis par la propagande panslave en Occident, la Hongrie savait ce qui l'attendait. Par suite, elle avait, avec la guerre, tout à perdre et rien à gagner. Tisza était un homme trop intelligent pour ne pas savoir ces choses. C'est pourquoi, depuis 1867, le mot d'ordre de la Hongrie fut la paix, et la ligne directrice de sa politique étrangère, celle de ne pas bouger.

« Il lui aurait fallu alors, répondra-t-on toujours, se démettre carrément. Invectives et haine grondant contre lui pendant la guerre, c'est certain. Mais quel triomphe ensuite! » Mais précisément, un homme de cette trempe, capable

de ce sang-froid et de cette dignité dont il fit montre devant les assassins, en pleine Chambre et plus tard chez lui, ne devait certes pas songer un seul instant à lui-même. Il accomplit son devoir. Il protesta, mais, quand les événements se précipitèrent, créés par des volontés à lui hostiles, il demeura à son poste. Son tort fut peut-être de ne pas avoir fait obstruction jusqu'au bout. Qui lui jettera la pierre ?

\*

M. de Hevesy a su nous rappeler une foule de faits intéressants, et qui jettent leur lumière sur mainte pénombre actuelle. C'étaient, nous dit-il, les Hongrois qui étudiaient l'ethnographie, la langue, le folklore slaves ou roumains. Les slavistes de Budapest ont produit des œuvres qui sont d'entre les meilleures : il en est une brillante floraison. C'est en Hongrie aussi que ce sont formés, pour leur peuple, les savants slaves ou roumains. Et ici M. de Hevesy insiste sur l'interpénétration des problèmes nationaux et sociaux, les faits sociaux étant même, souvent, la cause des faits nationaux. Le Slave ou le Roumain cultivé fait ses études à Pest avec l'ambition de devenir « quelqu'un » chez soi, si le régime devient plus tard slave ou roumain. En Hongrie, il se saurait atteindre à de hautes situations. Ces situations, tout d'abord, sont réservées aux seuls Hongrois ; ensuite, en Hongrie l'élite est trop nombreuse ; celui qui n'est rien à Pest serait tout à Bucarest, à plus forte raison dans son village ou sa cité. D'autre part, ses études lui ont donné conscience de sa nationalité. La fierté, dès lors, en fera un des champions de la lutte de demain contre « l'opresseur ». C'est le propre des actuels Saxons de Transylvanie, qui ont préféré être les premiers en Roumanie plutôt que les seconds en Hongrie. Voilà le rôle de l'ambition et des l'émulation.

Il fallait dire ces choses avec franchise. M. de Hevesy les a su dire. Sa conclusion sera la nôtre. Il a fait, très certainement, œuvre utile et pensante.